

# La dernière mère

LE FEUILLETON  
CLARO



COMME CHAQUE ANNÉE, LES PRIX LITTÉRAIRES, sous le prétexte bienveillant d'inonder de lumière une quinzaine de titres, et grâce

à une course-relais médiatique ne s'étonnant même plus de réinventer les œillères, éclaboussent d'ombre quelques dizaines de livres échappant aux critères de « l'écriture-parterre » (pour reprendre l'expression de Marcel Moreau, cf. mon feuilleton précédent). Refrain connu, je sais, et sans doute y a-t-il des exceptions, et pourquoi pas un semblant de parité, pensons positif, délirons, mais peut-être vaut-il mieux, parfois, briller en clandestin plutôt que ternir tout médaillé.

Ce qu'il nous faudrait pour nous y retrouver dans cette rentrée-ruée, n'en doutons pas, c'est une boussole, une boussole un peu folle qui indiquerait non pas le nord magnétique, mais un nord plus intime, plus dangereux, aussi. Un nord qui exige de l'écrivain autre chose qu'un ersatz de savoir-faire géographique. Tournons-nous donc vers Nathalie Yot qui, avec ce premier roman intitulé *Le Nord du monde*, nous donne une direction pour mieux nous faire sentir les puissances de l'égaré.

« C'est courir qu'il faudrait » : ainsi débute le récit, par un vœu, un désir de vitesse, et dès lors tout sera affaire de rythme et de distance, qu'il s'agisse de la fuite en avant de R., la narratrice, ou de sa perception des choses. Rythme, distance : loin de l'homme-chien, avec lequel elle a rompu, qui « a terminé de m'aimer et veut une fin à sa manière, une fin qui dit qu'il ne m'aime plus mais que je ne dois pas partir dans le Nord. Il croit qu'on ne s'en va pas comme ça, en trottant. Il croit que je ne peux pas être sans lui. Mais il ne sait pas que j'invente » ; loin de sa peur, née d'une relation violente, une peur qui peine à s'estomper et qu'il faudra, comme un chien peut-être, apprendre à domestiquer.

R. a soif de nord, ignore encore ce qu'est ce nord, quelle limite il marque. Pour se déprendre d'une relation-prison, rien de tel que la fuite – même si, en fuyant, on n'efface pas si facilement l'empreinte des barreaux. R. se fait prendre en auto-stop par Pierre, qui exige d'elle autre chose que des larmes, veut savoir ce qu'elle fuit. Là encore, il faudra trancher la longe. Quitter Pierre, quitter Lille, continuer : Bruxelles, Anvers, la Hollande...

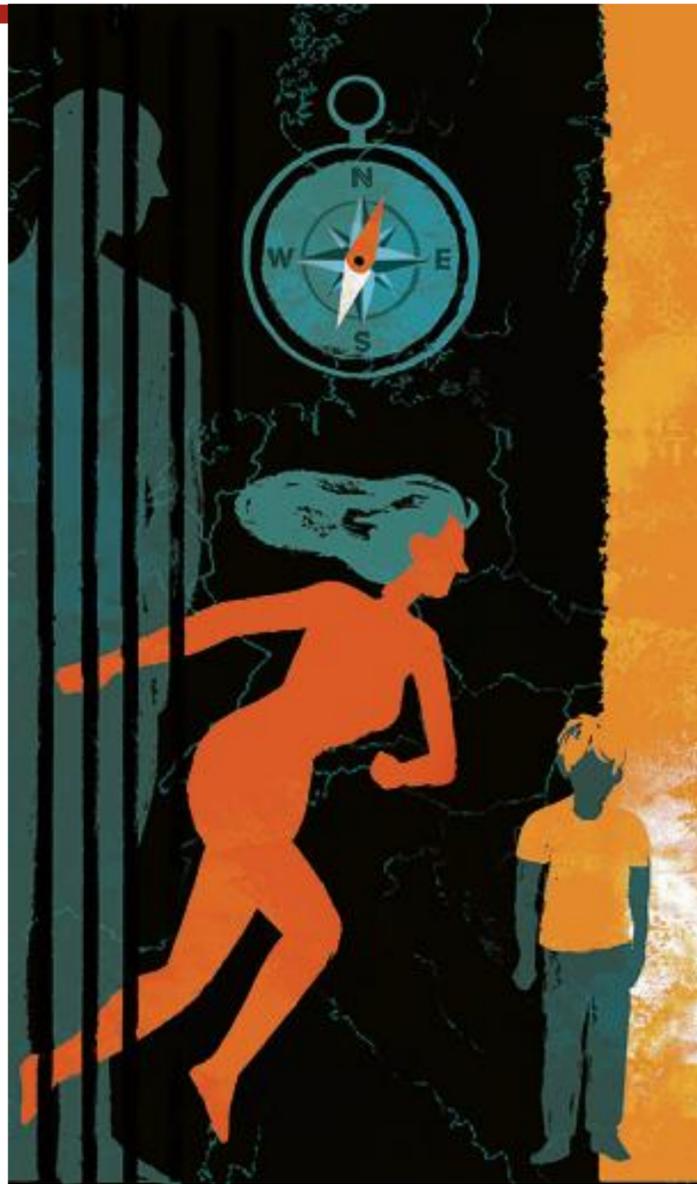


ILLUSTRATION OLIVIER BALEZ, PHOTO JÉRÔME DAVY

D'autres rencontres, et les pieds qui saignent, comme ceux des saints autrefois, la foi qui vacille, le désir qui résiste.

Cette fuite en avant, Nathalie Yot la rend sensible par des phrases courtes, qui sont comme autant de pas trébuchés, car à chaque avancée, ce qui est accompli, c'est une certaine excavation des sensations et des pensées, une façon de fouiller l'instant afin de pouvoir passer au suivant. Recueillie par une M<sup>me</sup> Fleisch, R. explique : « Tous les sons téméraires qui traversent l'amas de silence, je les répertorie. Les pas de

LE NORD DU MONDE,  
de Nathalie Yot,  
La Contre Allée,  
152 p., 16 €.

M<sup>me</sup> Fleisch traînant sur le sol, les branches griffant la façade, l'eau dans les tuyaux, cliquetis, vaisselle, girouette, je note tout. Sur un cahier, recto verso, les listes s'étalent. Avec toutes ces pages griffonnées, je crée des partitions de bruits de la maison avec le si du silence comme note fondamentale. »

Puis, c'est Amsterdam, où R. vit un temps avec trois Polonais, dont l'un d'eux, un jour, lui amène un enfant, Isaac, orphelin trouvé dans la rue. S'inventer mère ? Le récit va prendre alors un virage troublant, car l'amour de R. pour Isaac, 9 ans, obéit à un nord dangereux : « Je l'enferme dans ma poitrine et je fais l'animal, je fais le torrent, le vent fort, je reprends le dessus, je m'impose et je sens qu'il va de nouveau

Nathalie Yot recrée dans la prose tout ce que sa voix a appris à scander, et plutôt que de laisser son « sujet » tout piétiner, le mâche méticuleusement

me suivre, arrêter d'être contre. Ne fera plus barrière. Le soir, au bord du sommeil, il me caresse le dos comme on caresse un chat. Longtemps. Je jouis la tête dans mon coussin sans qu'il s'en aperçoive. Longtemps. »

R. et Isaac, la femme et l'enfant, la fugitive et l'orphelin, celle qui fuyait l'homme-chien et le petit Polonais maigrichon, « fil de chair qui ne sait pas où se mettre » : ce qui se passe entre eux passe par l'amour, bien sûr, mais là encore, la rosace des sentiments menace d'éclater aux quatre vents, et le glissement des gestes est l'avant-signe d'une possible perte. Ce chavirement, Nathalie Yot nous aide à l'appréhender au détour de chaque phrase, grâce à un tâtonnement syntaxique qu'elle scande discrètement. « Des nuits de caresses. Sans intention de nuire. Rien qu'une impression de bien. Mon amour pour Isaac est empirique, sans mesure. Mon nom sur son front légitime ma gangrène émotionnelle. Je fais des petits pas d'inconsciente dans la tragédie grecque. » Crescendo syllabique, allongement de la foulée : l'aveu comme un souffle advenu. Un premier roman ? Oui, mais écrit par une auteure rompue à l'exercice poétique (*Erotik Mental Food*, 2008 ; *Je suis d'accord*, 2017), à la performance, comme ces pierres qui permettent à la bouche de mieux peser la parole. « Je ne sais plus quoi faire de mon corps », dit R. « Il y a de plus en plus d'inconnu là-dedans. » Là-dedans : le nord tabou ? ■

LE COIN DU CRIME  
FRANCK THILLIEZ  
écrivain

## Inoubliable amnésie



DANS LE DÉSERT TEXAN, le long des collines de roches, un grillage étrange une bourgade de quarante-huit âmes assujetties à trois règles

strictes : pas de visite, pas de contact, pas de retour possible en cas de départ.

Caesura n'est ni une prison ni même une vision de l'enfer, pourtant elle y ressemble. Ses habitants ont accepté qu'on creuse un trou béant dans leur mémoire pour effacer leurs crimes. Ils sont le pire de ce que l'humanité peut engendrer – violeurs en série, pédophiles, tueurs à gages – ou simplement des innocents, témoins de meurtres odieux, aux existences menacées. Ils ignorent de quel côté ils se trouvent. Partir et retrouver la société ? C'est à leurs risques et périls. Même le shérif à l'étoile de plastique, ancien gardien de prison, ne connaît rien de leur passé.

Au milieu de ce néant, croire en son innocence est une question de survie. L'espoir que chacun entretient d'avoir été un homme bon confère son équilibre à la bien nommée « Blind Town », jusqu'à ce que l'un des résidents se suicide et qu'un autre soit tué par une arme à feu venue d'on ne sait où. Le début de l'hécatombe. La ville n'avait pas prévu de cimetière, il est grand temps d'en établir un.

### Rédemption

A première vue, on pourrait se croire dans un excellent épisode de *La Quatrième Dimension*, mais le récit n'a rien de fantasque ni de fantastique. On sait aujourd'hui entrer dans l'esprit humain, effacer les souvenirs – des protocoles sont mis en place, notamment, pour les victimes d'attentats –, en créer de faux. Dès que les scientifiques se mettent à jouer avec notre cerveau, des questions se posent. L'oubli peut-il changer notre identité ? Détruire une poignée de neurones a-t-il le pouvoir de faire taire les plus sombres instincts, fondements mêmes de notre personnalité ? Si je commets un crime, mon « moi » présent bienveillant peut-il être autonome de mon « moi » passé assassin ?

Il est là question de rédemption, de droit à une seconde chance, mais les limites sont posées : cela doit prendre place au milieu de nulle part, dans ce qui n'est autre, finalement, qu'une expérimentation carcérale à ciel ouvert.

Voilà un portrait caustique de la société américaine et de sa justice. Puisque la prison ou la peine de mort n'ont jamais rien résolu, pourquoi ne pas isoler et parquer les irrécupérables dans des enclos après les avoir rebootés et rendus aussi inoffensifs qu'un troupeau de moutons ? Mais finalement, priver quelqu'un de son identité n'est-il pas pire qu'une condamnation à la chaise électrique ? Un arbre sans racines peut encore tenir debout, il reste néanmoins un arbre mort.

Addictif : en plus d'offrir un regard acide sur son époque, ce roman rusé, bâti sur un *high concept* (postulat) qui rendrait jaloux n'importe quel scénariste, ne laisse pas le lecteur en paix. Comme les personnages, on avance dans l'inconnu en quête de secrets inavouables. A travers une narration étincelante d'humour noir, Adam Sternbergh, ancien responsable des pages culture du *New York Times*, réussit à nous faire vivre l'angoisse de l'amnésie, nous poussant à nous interroger sur cette inconnue fondamentale : peut-on vivre dans l'ignorance ? ■

POPULATION : 48  
(*The Blinds*),  
d'Adam Sternbergh,  
traduit de l'anglais (Etats-Unis)  
par Charles Bonnot,  
Super 8 éditions, 432 p., 22 €.

Barbara Cassin, Alexandre Jollien, Catherine Malabou et Franck Thilliez tiennent ici à tour de rôle une chronique. PHOTOS : MELANIA AVANZATO, FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD, JOHN FOLLEY/OPALE/LEEMAGE, PUF.

# Du bon usage de la virilité

FIGURES LIBRES  
ROGER-POL DROIT



NE HAUSSEZ PAS LES ÉPAULES... Pas tout de suite, attendez un peu.

Bien sûr, aujourd'hui, le terme « virilité » semble vite importun. A peine est-il prononcé, beaucoup cessent d'écouter. En pensant notamment qu'on ne va quand même pas régresser, chanter comme autrefois la gloire de la testostérone, encenser les gros muscles, considérer comme vertus l'agression, la brutalité et la violence. Nous tentons de vivre dans une société « neutre par rapport au genre », soucieuse de s'extirper des préjugés anciens et des dominations séculaires. Nous voyons donc la virilité comme un stéréotype risible et nuisible, une fantasmagorie culturelle moribonde. Et si nous avons tort ?

VIRILITÉ (Manliness), de Harvey C. Mansfield, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Robert Scrick, Cerf, « Idées », 456 p., 25 €.

C'est ce que suggère l'essai, profondément original et provocant, de Harvey C. Mansfield, intitulé simplement *Virilité*. C'est le premier ouvrage traduit en français de ce philosophe, méconnu ici mais renommé aux Etats-Unis. Professeur à Harvard depuis 1962, enseignant également à Stanford, ce spécialiste de philosophie politique, 86 ans, couvert d'honneurs, a publié notamment sur Machiavel, Tocqueville

et la Constitution américaine. Conservateur, dans la mouvance de Leo Strauss et d'Allan Bloom, il pourfend systématiquement le politiquement correct – avec autant d'érudition que d'humour.

### Force émancipatrice

C'est pourquoi il faut lire son plaidoyer, qui déclare d'entrée de jeu : « La virilité recherche le drame, elle l'accueille à bras ouverts ; elle est à son aise en

temps de guerre, elle se délecte des crises ; le risque est son élément. » Ce n'est pas une affaire d'hormone, ni même de sexe (il existe une « virilité » des femmes), mais plutôt de valeurs. L'essentiel, pour Mansfield, c'est l'affirmation de soi – contre l'adversité, le destin ou la routine – que les héros virils opposent à toutes les formes de sécurité et de vie paisible. En cela, ils incarnent le courage. Mais diversément.

Sur la face sombre, l'affrontement physique peut déboucher sur une domination bête et brute. Mais sur la face noble, celle de l'affirmation du vrai, de la force de penser contre les préjugés, d'où qu'ils viennent, c'est une force émancipatrice et créatrice. Il y a donc, en ce sens, selon Mansfield, une virilité des philosophes, qu'ils incarnent en menant des combats logiques. Elle est liée, depuis Platon et Aristote, au *thumos* – qui signifie énergie et courage. Dès lors, le drame de notre présent n'est pas la fin de la domination masculine, ce qui est

positif, mais de ne plus savoir quoi faire, à présent, de la virilité, qui se retrouve « inemployée ».

### Belle brochette

Elle contient du bon et du mauvais, Mansfield en est convaincu. Mais il refuse de jeter le bébé de l'héroïsme avec l'eau du machisme. Et pour mieux illustrer l'existence et la richesse de la notion de virilité dans l'histoire, il fait feu de tout bois, convoque brillamment Homère et Hemingway, William James et Tarzan, sans oublier une belle brochette de philosophes – de Platon à Nietzsche en passant par Machiavel.

Inévitablement, les thèses de Mansfield feront grincer quelques dents. Ce qui n'est pas pour lui déplaire. Mais on aurait tort de négliger les arguments, matérieux et références rassemblés dans ce livre. Son écriture, par surcroît, est alerte, malicieuse, limpide. Même si vous n'êtes pas de son avis, vous comprendrez vite pourquoi il vaut mieux ne pas hausser les épaules. ■